

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
Journal Quotidien.  
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00  
POUR L'ÉTRANGER... \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25  
Les abonnements se paient d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PREMIER DE L'ABONNEMENT  
Edition Hebdomadaire.  
POUR LES ÉTATS-UNIS... \$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00  
POUR L'ÉTRANGER... \$1.00 \$1.50 \$1.00 \$1.00  
Les abonnements se paient de 15 en 15 de chaque mois.



# L'Abcille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 9 MARS 1911

84<sup>ème</sup> Année

## LE TAPAGE AU THEATRE.

Paris, 25 Février :  
Avec "Après moi", la pièce de M. Bernheim, la Comédie-Française a eu, je ne dirai pas sa "soirée", mais plus exactement sa "soirée". Le tapage n'est d'ailleurs pas chose rare au théâtre, et la Comédie l'a éprouvé plus que tout autre. Sans remonter au dix-huitième siècle et à la première moitié du dix-neuvième, sans parler des soirées orageuses et des collisions entre les partisans de Mlle George et ceux de Mlle Duchesnois, des terribles assauts livrés par le public à Mlle Mars, qui ne voulut jamais abdiquer sa fidélité à l'Empire, mais en nous reportant bien plus près de nous, nous trouvons quelques soirées mémorables, chez Molière, qui furent assez violentes même pour n'être pas oubliées.

C'est en février 1826, la chute éclatante de "Guillerry", la comédie d'Edmond About, son début au théâtre, où, d'ailleurs, il ne fut jamais très chanceux. "Guillerry" succomba sous les sifflets. La pièce déplaît, mais l'auteur était encore plus impopulaire que sa pièce. Satisfait, s'attaquant à tous et à tout, il s'était fait une belle collection d'ennemis. On lui reprochait surtout, ayant affecté le républicanisme, d'avoir écrit droit au soleil, et de tendre au ruban rouge sa boutonnière trop altérée.

La chute de "Guillerry" fut anodine à côté de celle de "Gaëtana", la seconde pièce d'About, chute restée légendaire, laquelle s'accomplit à l'Odéon, dans la nuit du 2 janvier 1862. Les étudiants du quartier Latin — il y en avait encore — avaient juré de ne pas laisser jouer la pièce. Ils considèrent l'auteur comme un traître, un des leurs passé à l'ennemi. Sans s'inquiéter de la valeur de la pièce — laquelle, d'ailleurs, était plus que médiocre — ils firent un tel tapage, sifflets, roulettes, cris d'animaux, que sans leur que les artistes ne pouvaient parler. On dut baisser le rideau après le troisième acte — la pièce en avait cinq — et le rideau baissé, après, comme le cria un étudiant dont l'accent était de Toulouse, qu'on eût fait une "innovation", on se rendit en monnaie au passage Saulnier, pour conspuer l'auteur de "Gaëtana", qui y habitait. Le monôme émit imposant : environ douze cent-étudiants le composaient, qui traversèrent Paris en hurlant : "A bas About ! C'est de la boue !" sur l'air des "Lampions".

On tenta par trois fois de jouer la pièce, mais en vain. Le tapage continua de plus belle, et l'on ne put jamais dépasser le troisième acte.

En décembre 1865, à la Comédie, il faut signaler l'orageuse soirée d'"Henriette Maréchal", des frères Goncourt, une belle chute perpétrée, par la salle entière, dès le lever du rideau. Le prologue, écrit en langue très crue, déplut au public de la Comédie. Il sonnait mal à l'écho du théâtre aristocratique. Puis il y avait là encore cabale d'étudiants. La pièce avait été retenue par la censure, et rendue sur les instances et la protection de la Princesse Mathilde... C'était impardonnable, n'est-ce pas ? Il y avait déjà des fermentations d'opposition. Celle-ci se déclancha ferme, si ferme même qu'on eut peine à achever la pièce, qui dut disparaître de l'affiche après deux représentations terriblement bruyantes.

En 1861, exactement le 13 mars, l'Opéra avait eu, lui aussi, sa soirée orageuse, avec la première représentation du "Tannhäuser", l'opéra de Richard Wagner, accueilli par des rires et des huées. Ce fut une soirée navrante, j'y ai assisté, et je vois encore au balcon la princesse de Metternich, qui s'était faite la patronne du grand musicien, essayant les larmes qui coulaient de ses yeux. Il faut avouer que Wagner a singulièrement pris sa revanche depuis lors. Et, s'il reste encore des siffleurs de 1861, ils doivent se mordre les doigts.

Emile Augier, lui aussi, a connu la soirée tapageuse : ce fut le 17 mars, à l'Odéon, où se donnait la première représentation de "La Contagion", comédie en

cinq actes de grande valeur. Mais voilà, Augier était bien en Cour, trop bien, pour son malheur, car l'Impératrice avait exprimé le désir d'assister à cette première représentation. On avait mis à sa disposition l'avant-scène de droite, dite de service. La salle était houleuse, encombrée d'étudiants, qui, prévenus de la visite de l'Impératrice, étaient venus pour "manifeste". En ce temps-là on avait converti un trou fangeux du Luxembourg, qu'on appelait la "Pépinière", en terrains bien dessinés et en terrains à construire, c'était impardonnable. Aussi, dès que l'Impératrice parut dans sa loge, elle fut saluée par un à-peu-près du "Sire de Framboisy".

Corbleu, madame, que faites-vous ici sans l'Empereur, votre mari !

C'était charmant, n'est-ce pas ? L'Impératrice dut se retirer, et les étudiants entourèrent la voiture en chantant une autre chanson de l'époque : "La Vénus aux carottes".

Inutile de dire que la police intervint, et que nombre de manifestants furent cueillis et enfermés provisoirement avec menace du Dépot, dans une salle basse prise sur le sous-sol de l'Odéon. Constant, le brave Constant, le concierge du théâtre, fut commis comme porte-clief et geôlier des prisonniers. En allant faire sa revue, il avisa un gamin, tout jeune, qui avait une figure intéressante. Il le prit en pitié.

— Tu pouvais donc pas te tenir tranquille, espèce de gamin. On va t'envoyer au Dépot... C'est ça qui va faire plaisir à ta mère... Tiens, la porte est ouverte, fêche le camp, ne dis rien et qu'on te voie pas.

Et le brave homme lui ouvrit la porte ; puis, se ravissant :  
— Comment t'appelles-tu ?  
— Raoul Rigault ! répondit le gamin.

En 1872, le 1er février, voici, au Vaudeville, "Rabagas", la pièce la plus cahotée, dont les scènes orageuses se continuèrent pendant des centaines de représentations. La première fut terrible. Il y avait lutte dans la salle. "Rabagas", c'était visiblement Gambetta satirisé. L'opposition, elle était vigoureuse alors, s'en donnait à cœur joie, saisissant les allusions au passage et applaudissant à outrance, alors que les partisans du tribun, ils étaient nombreux, hurlaient et siffletaient sans relâche. On s'insultait, et au besoin on se giflait.

Cela dura pendant plusieurs jours. Le bruit s'en répandit dans Paris, et on vint en foule, autant pour manifester et voir la comédie de la salle, que pour voir celle de la scène, et tous les soirs on faisait des recettes admirables. Mais tout passe, et de tout on se lasse. Les représentations devinrent plus calmes, et les recettes baissèrent. Le directeur, qui était un malin, se dit qu'il serait bête de ne pas profiter de l'occasion. Il créa deux brigades, la guérilla et la contre-guérilla, celle des siffleurs et celle des applaudisseurs ; il y eut une mise en scène réglée, et tous les soirs il y eut des représentations orageuses habilement combinées. Les recettes remontèrent comme par enchantement.

C'est lui qui, un jour, engagea un élève du Conservatoire sur sa bonne mine.

— Tu me vas, — dit-il à l'élève heureux à l'idée d'un engagement, — tu me vas, tu es distingué, bien bâti, tu dois très bien porter l'habit noir. On t'en fournira un au magasin, et tu débutes demain !... Mais dans quel rôle ?

— Tu feras l'homme du monde, qu'on gifle, dans la salle !

Nous avons rappelé quelques tapages de théâtre au hasard de la mémoire, mais que d'autres en core seraient à citer ! Nous en passons, et des meilleurs.

Tout près de nous, n'avons-nous pas eu encore le "Thermidor" de Sardou, interrompu en plein succès, à la Comédie, sous je ne sais quel prétexte, par de soi-disant républicains n'aimant ni la liberté ni la vérité, et les représentations houleuses du "Fo-

yer", qui avait eu l'avant-propos d'un procès ?

Dans le passé, nous pourrions encore citer le "Balsamo" (1875) d'Alex. Dumas, un grand succès de première représentation, culte à la seconde par une cabale monstrueuse, montée et payée par un cabotin qui en voulait à l'auteur.

On voit qu'"Après moi" a quelques précédents et quelques ancêtres.

## LE TAMBOUR D' "HENRIETTE MARECHAL".

### PIPE-EN-BOIS.

A propos du "Tapage au théâtre", on a raconté qu'au premier rang des insulteurs de l'Impératrice, à la première de "La Contagion", se trouvait Raoul Rigault, le futur procureur de la Commune.

Il est à remarquer que, dans toutes les échauffourées politiques dont le théâtre fut le prétexte sous le second Empire, si gurgèrent quelques-unes des personnalités plus ou moins marquantes qui devaient prendre une part active aux événements du Quatre-Septembre ou du Dix-huit Mars.

La première en date (1853) fut celle dont on exagéra singulièrement la portée en la qualifiant de complot de l'Hippodrome ou de l'Opéra-Comique. Ranc et Jules Alix, dont on connaît le rôle ultérieur, y furent impliqués.

Eugène Vermersch, alors pressé d'imberbe, conduisait la bande des aboyeurs qui, à l'issue de "Gaëtana", firent à l'auteur, Edmond About, une si bruyante conduite depuis l'Odéon jusqu'au passage Saulnier, où il avait son domicile.

Enfin, le soir d'"Henriette Maréchal", ce fut un obscur ingénieur, Georges Cavalie, plus connu sous le pseudonyme de Pipe-en-Bois, qui, du haut de la deuxième galerie, dirigeait le chahut, encadré de Maroteau, le triste épithète, et de Razoua, l'ex-spahib.

Dans la troupe communarde, où les rôles tragiques prédominaient, Pipe-en-Bois jouait les queue-rouge.

Il mérite un léger croquis.

Un marron sculpté sur un col de cigogne ; un torse de girafe sur des jambes de héron ; des membres de gorille ; des mains de croupier ; des cheveux roux plantés comme des baïonnettes sur un crâne en pain de sucre ; un nez à la façon d'Hyacinthe ; l'œil atone, la lèvre lippue, découpée à la diable dans un parchemin jaunâtre et cadavéux — tel était, sans parti-pris de charge ou d'embellissement, le héros de la mémorable soirée du 5 décembre 1864.

C'est au quartier Latin, dans des circonstances bizarres, qu'il reçut son second baptême.

La première fois qu'il mit les pieds à la "Jeune France", une formidable explosion de rire s'allua son entrée.

— Oh ! Pipe-en-Bois ! fit, en se tordant sur sa chaise, l'"épouse" d'un de ces messieurs.

Et tout le cénacle de répondre en chœur :

— Oh ! Pipe-en-Bois !

Cavalie, qui ne s'illusionnait pas sur son physique et qui, trouvant le sobriquet pittoresque, prévoyait peut-être déjà tout le parti qu'il en pouvait tirer, fit bonne contenance et s'inclina d'un air aimable. Tant de bonhomie désarma les mauvais plaisants. Les hommes lui firent fête, les femmes se piquèrent les doigts à ses cheveux. Ce fut à qui l'embrasserait de biceps et de petits verres. On ne lui demanda même pas son nom : pour tous il n'était et ne devait être que Pipe-en-Bois.

Son extérieur grotesque, sa façade introuvable sans cesse alimentée par un stock d'anecdotes grivoises, sa gaieté lugubre et, par-dessus tout, son caractère en caoutchouc, qui se prêtait, avec une étonnante souplesse à toutes les fluctuations des circonstances, donnèrent un rapide essor à sa popularité.

Le nom de Pipe-en-Bois devint bientôt un symbole, une sorte de drapeau mystérieux, à l'ombre duquel s'organisaient les manifestations tapageuses de la rive

gauche. Il faut dire, à sa décharge, qu'il était de bonne foi. Sincèrement démocrate, il passait son existence à gémir sur la Liberté méchamment mise à mort par les "hommes de Décembre". Tout en lui portait le deuil de la grande martyrisée. Tout, jusqu'à ses ongles. C'était pousser peut-être un peu loin le culte des souvenirs et regrets. Mais il était de bonne foi, je le répète.

Cet échassier mélancolique bohémien pendant six ou sept ans, traînant ses longues guibôles de brasserie en brasserie, becquetant à toutes les mangeoires, faisant sa nourriture un peu trop exclusive de cette viande creuse qu'on appelle les illusions.

Mais on ne vit pas d'illusions. Un beau matin, l'écourement le prit à la gorge et la fièvre au ventre. Il se souvint qu'il avait chargé d'âmes et qu'il y avait à la maison de pauvres êtres dont les entrailles criaient : du pain ! Il abdiqua courageusement sa royauté macaronique. Le bohème redevenu homme, Pipe-en-Bois redevenu Cavalie.

Grâce à son brevet d'ingénieur, il put entrer, je crois, à l'usine Caill. A cette époque, sa journée finie, il allait passer quelques heures dans un petit café de la rue Saint-Roch, connu sous le nom de café Robespierre. Il s'y reposait de ses fatigues, s'abandonnant de politique et n'ayant d'autre souci que de ne pas perdre sa consommation aux dominos, pour ne pas trop ébrécher la miche de la famille.

Il y faisait quotidiennement la partie avec Antoine Grenier, ancien directeur en chef du "Pays", journal de l'Empire, alors directeur de la "Situation", dont les opinions contrastaient singulièrement avec celles de son partenaire. Et pourtant ce démocrate et ce bonapartiste faisaient excellent ménage. C'est dire que les convictions de Pipe-en-Bois n'étaient pas encore absolument faussées.

Elles allaient bientôt marcher toutes seules.

Pendant la période électorale de 1869, Cavalie, repris de la fièvre... rouge, fut chargé de faire, pour un journal éclaré, le compte rendu de certaines réunions.

Afin de pouvoir y pénétrer librement, il avait déclaré au préalable, à la Préfecture, qu'il se présentait comme candidat, — les candidats seuls, en dehors de la circonscription, étant admis dans le sanctuaire.

Or, un soir, Pipe-en-Bois entre, grâce à ce sésame, dans une réunion de la rue de Crimée. Les orateurs faisaient grève. On en demandait à tous les échos. Soudain, une voix cria du contrôle : — Il y a dans la salle un candidat, le citoyen Georges Cavalie !

On s'informe, on cherche, et finalement on trouve le pauvre diable, qui n'étant pas venu pour faire acte d'éloquence, se tenait coi sur la banquette. En quelques minutes — et pas mal de coups de poing — il fut à la tribune, plus mort que vivant, mais résigné. Que pouvait-il faire ? Se jeter à l'eau. C'est ce qu'il fit. Et, pendant une heure, de cette voix qui faisait rêver à la pratique de Polichinelle, son sosie, il dit leur fait aux prêtres, "ces grippe-sous", aux juges, "ces jongleurs en jupon noir", à l'homme de Décembre, "ce vampire qui suçait le sang du peuple" ! Il eut un succès fou, que l'ingérence peu heureuse de la police fit tourner en ovation. Et voilà comme, sans y penser, Pipe-en-Bois devint un homme politique. Il lâcha le café Robespierre et fut un des hôtes les plus assidus du café de Madrid. Dès lors, son affaire était bonne.

Depuis, je ne le revis que deux fois : d'abord, à Tours, pendant le procès du prince Pierre, où l'émotion — la chaleur peut-être — le fit tomber en syncope ; puis, au ministère de l'Intérieur, le 4 Septembre, gardant, avec la vigilance et la bonne grâce de Cérère, la porte de Me Laurier. Quelques jours après, il partait avec la délégation, en qualité de secrétaire.

C'est ce bohème inventé que le couple simiesque de Crémieux et Glais-Bizoin chargea de recevoir lord Lyons, l'aristocratique ambassadeur du Royaume-Uni. Connaissant du faible des Anglais pour le pale-ale, et peut-être un peu sollicité par ses appétits personnels, Pipe-en-Bois ouvrit

familialement la conversation par cette invite appétissante :  
— Excellente, que diriez-vous d'un joli bock ?  
Lord Lyons s'enfuit épouvanté.

La Commune fit de Pipe-en-Bois le directeur des promenades publiques. S'il n'a pas fait grand bien dans cette inoffensive sinécure, il n'a pas dû faire grand mal.

Aussi, la postérité, comme le conseil de guerre, sera-t-elle clément à cet innocent qui subit l'inexorable fatalité de son physique. Il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il fut beaucoup disgracié.

Boston, 8 mars.—Le contre-amiral John Charles Fremont, commandant de l'arsenal de Charleston, est mort subitement en son domicile la nuit dernière d'une crise cardiaque.

L'amiral Fremont était indisposé depuis deux jours.

Il était entouré de sa femme et de ses deux filles lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Le défunt était né à San Francisco, le 19 avril 1849. Il était fils du major-général John C. Fremont, de l'armée des Etats-Unis, connu sous le nom de "Pathfinder".

M. Fremont avait quitté l'Académie Navale en 1872 et avait été chargé, trois ans plus tard, du commandement de la canonnière "Pinta".

Pendant la guerre contre l'Espagne, il commandait le contre-torpilleur "Porter" et à la conclusion des hostilités avait été chargé du commandement de l'arsenal de Cavite, Philippines, où il resta jusqu'en 1902.

En 1906-07 M. Fremont avait rempli les fonctions d'attaché naval aux ambassades de Paris et de St-Petersbourg.

A son retour aux Etats-Unis il avait été promu au commandement du cuirassé "Mississippi". Nommé contre-amiral en 1910 il avait pris le commandement de l'arsenal de Charleston, poste qu'il occupait à sa mort.

Le contre-amiral Fremont a été pendant 35 ans en service actif et était considéré comme une autorité en matière de sondages et d'hydrographie.

## DEPECHEES Télégraphiques

### Mort du contre-amiral Fremont

Boston, 8 mars.—Le contre-amiral John Charles Fremont, commandant de l'arsenal de Charleston, est mort subitement en son domicile la nuit dernière d'une crise cardiaque.

L'amiral Fremont était indisposé depuis deux jours.

Il était entouré de sa femme et de ses deux filles lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Le défunt était né à San Francisco, le 19 avril 1849. Il était fils du major-général John C. Fremont, de l'armée des Etats-Unis, connu sous le nom de "Pathfinder".

M. Fremont avait quitté l'Académie Navale en 1872 et avait été chargé, trois ans plus tard, du commandement de la canonnière "Pinta".

Pendant la guerre contre l'Espagne, il commandait le contre-torpilleur "Porter" et à la conclusion des hostilités avait été chargé du commandement de l'arsenal de Cavite, Philippines, où il resta jusqu'en 1902.

En 1906-07 M. Fremont avait rempli les fonctions d'attaché naval aux ambassades de Paris et de St-Petersbourg.

A son retour aux Etats-Unis il avait été promu au commandement du cuirassé "Mississippi". Nommé contre-amiral en 1910 il avait pris le commandement de l'arsenal de Charleston, poste qu'il occupait à sa mort.

Le contre-amiral Fremont a été pendant 35 ans en service actif et était considéré comme une autorité en matière de sondages et d'hydrographie.

Boston, 8 mars.—Le contre-amiral John Charles Fremont, commandant de l'arsenal de Charleston, est mort subitement en son domicile la nuit dernière d'une crise cardiaque.

L'amiral Fremont était indisposé depuis deux jours.

Il était entouré de sa femme et de ses deux filles lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Le défunt était né à San Francisco, le 19 avril 1849. Il était fils du major-général John C. Fremont, de l'armée des Etats-Unis, connu sous le nom de "Pathfinder".

M. Fremont avait quitté l'Académie Navale en 1872 et avait été chargé, trois ans plus tard, du commandement de la canonnière "Pinta".

Pendant la guerre contre l'Espagne, il commandait le contre-torpilleur "Porter" et à la conclusion des hostilités avait été chargé du commandement de l'arsenal de Cavite, Philippines, où il resta jusqu'en 1902.

En 1906-07 M. Fremont avait rempli les fonctions d'attaché naval aux ambassades de Paris et de St-Petersbourg.

A son retour aux Etats-Unis il avait été promu au commandement du cuirassé "Mississippi". Nommé contre-amiral en 1910 il avait pris le commandement de l'arsenal de Charleston, poste qu'il occupait à sa mort.

Le contre-amiral Fremont a été pendant 35 ans en service actif et était considéré comme une autorité en matière de sondages et d'hydrographie.

Boston, 8 mars.—Le contre-amiral John Charles Fremont, commandant de l'arsenal de Charleston, est mort subitement en son domicile la nuit dernière d'une crise cardiaque.

L'amiral Fremont était indisposé depuis deux jours.

Il était entouré de sa femme et de ses deux filles lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Le défunt était né à San Francisco, le 19 avril 1849. Il était fils du major-général John C. Fremont, de l'armée des Etats-Unis, connu sous le nom de "Pathfinder".

M. Fremont avait quitté l'Académie Navale en 1872 et avait été chargé, trois ans plus tard, du commandement de la canonnière "Pinta".

Pendant la guerre contre l'Espagne, il commandait le contre-torpilleur "Porter" et à la conclusion des hostilités avait été chargé du commandement de l'arsenal de Cavite, Philippines, où il resta jusqu'en 1902.

En 1906-07 M. Fremont avait rempli les fonctions d'attaché naval aux ambassades de Paris et de St-Petersbourg.

A son retour aux Etats-Unis il avait été promu au commandement du cuirassé "Mississippi". Nommé contre-amiral en 1910 il avait pris le commandement de l'arsenal de Charleston, poste qu'il occupait à sa mort.

Le contre-amiral Fremont a été pendant 35 ans en service actif et était considéré comme une autorité en matière de sondages et d'hydrographie.

Boston, 8 mars.—Le contre-amiral John Charles Fremont, commandant de l'arsenal de Charleston, est mort subitement en son domicile la nuit dernière d'une crise cardiaque.

L'amiral Fremont était indisposé depuis deux jours.

Il était entouré de sa femme et de ses deux filles lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Le défunt était né à San Francisco, le 19 avril 1849. Il était fils du major-général John C. Fremont, de l'armée des Etats-Unis, connu sous le nom de "Pathfinder".

M. Fremont avait quitté l'Académie Navale en 1872 et avait été chargé, trois ans plus tard, du commandement de la canonnière "Pinta".

Pendant la guerre contre l'Espagne, il commandait le contre-torpilleur "Porter" et à la conclusion des hostilités avait été chargé du commandement de l'arsenal de Cavite, Philippines, où il resta jusqu'en 1902.

En 1906-07 M. Fremont avait rempli les fonctions d'attaché naval aux ambassades de Paris et de St-Petersbourg.

A son retour aux Etats-Unis il avait été promu au commandement du cuirassé "Mississippi". Nommé contre-amiral en 1910 il avait pris le commandement de l'arsenal de Charleston, poste qu'il occupait à sa mort.

Le contre-amiral Fremont a été pendant 35 ans en service actif et était considéré comme une autorité en matière de sondages et d'hydrographie.

## Un Véritable Whiskey Médicinal

Méfiez-vous des imitations et des substitutions que des marchands peu scrupuleux vous disent "tout aussi bonnes que le" **Duffy's Pure Malt Whiskey.**

Ces décoctions à bon marché sont imposées aux gens dans le but de les tromper par des marchands qui n'ont souci que de leur profit et ne s'inquiètent guère de la santé de leurs clients. Il y en a qui essayent de vous faire croire que c'est du Duffy's Pure Malt Whiskey. D'autres vont jusqu'à remplir nos bouteilles de ces décoctions pour faire acheter leurs marchandises falsifiées en laissant les gens sous l'impression que c'est l'article véritable. Tenez vous sur vos gardes et n'achetez pas une de ces bouteilles remplies.

## Les Substitutions Sont Dangereuses

Quand un remède a été devant le public pendant plus d'un demi-siècle, a été prescrit et employé par les meilleurs médecins et dans des hôpitaux marqués, et par ses effets bienfaisants a redonné la santé dans tant de milliers de demeures, ainsi que l'a fait le Duffy's Pure Malt Whiskey, des imitations ne peuvent manquer de surgir.



## Duffy's Pure Malt Whiskey Est Salulaire

C'est une distillation parfaitement pure de grains nettes de choix parfaitement broyées. Son goût agréable et l'absence de toute substance nuisible de sa composition permettent qu'il soit gardé par l'estomac le plus délicat. Il a été employé avec des résultats remarquables dans le traitement de consommation, pneumonie, grippe, toux, refroidissements, asthme, malaria, fièvres lentes, maux d'estomac et dans toutes les conditions de dépérissement et de malade.

Duffy's Pure Malt Whiskey a été le seul whiskey que le gouvernement ait taxé comme un médicament pendant la guerre Hispano-Américaine. Le véritable Duffy's Pure Malt Whiskey ne se vend qu'en **bouteilles cachetées.** La "Tête du Vieux Chimiste" est sur l'étiquette et un cachet gravé recouvre le bouchon. Ayez soin que ce cachet soit intact. Vendu partout par pharmaciens, épiciers et marchands ou directement, \$1.00 une grande bouteille.

## Jackson Brewing Co.

### PURE FOOD BEER

L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Partisisme. Les deux sont aussi opposés à la Liberté que les ténébreux sont à la lumière. Leur sentiment ardent est inspiré par le principe de la guerre tyrannique qui voudrait imposer ses règles à tous les hommes, et agit contrairement d'une manière ou d'une autre contre ceux dont une rigoureuse stricte est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment leur liberté pour en abuser à se marier de la Prohibition.

Essayez Notre Bière Bohémienne

JACKSON BREWING CO., 205 Decker et Jefferson  
Lawrence Pascher, Président, Adolph Danzer, Vice-Prés.  
Geo. Ostling, Sec. Trés. Joe. Malcher, Surintendant.

Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

## LES MEILLEURS PIANOS

Vendus sur Paiements Faciles au Mois ou à la Semaine.  
Votre vieux piano pris en échange.

### Chez Grunewald

MUSIQUE ET INSTRUMENTS DE MUSIQUE.  
733 RUE DU CANAL.

VOYEZ LE BOUDOIR PLAYER-PIANO MEILLEUR pour le Prix \$875 10 Comptant 2 par Semaine

## LAZARD'S

### VENTES DE COSTUMES

Notre vente de Liquidation Annuelle de Costumes de Pantalons d'Elver se poursuit actuellement. Voici la diminution de prix remarquable :

COMPLETS de \$40 à \$25 Maintenance.....	\$26.95
COMPLETS de \$35 Maintenance.....	\$23.95
COMPLETS de \$30 Maintenance.....	\$21.95
COMPLETS de \$25 Maintenance.....	\$19.95
COMPLETS de \$20 Maintenance.....	\$17.95
COMPLETS de \$15 Maintenance.....	\$15.95

30 Cts Remise sur toutes les Pardessus, Cravattes et Pantalons de Flanelle. Le reste des Chemises Manhattan, A. & W. et Orest a lieu dans le moment.

C. LAZARD CO., Ltd.  
718-720 Canal.

## D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert les samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Ombres des rues Deshaies et Blainville, à deux coins de la rue et Canal, 1<sup>er</sup> District de Montréal.